

Pétition des Femmes de Genève pour la limitation des débits

Autor(en): **E. Gd. / [s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses**

Band (Jahr): **1 (1913)**

Heft 6

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-248584>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

tous les quinze jours à l'église, mais on ne leur permet que difficilement, — ou pas du tout, — de faire usage de leur liberté pour se promener dans la campagne ou pour se reposer dans leur chambre. En Allemagne, je connais un hôpital très important, qui occupe des centaines de gardes, auxquelles on interdit la lecture des livres de médecine! Il est fréquent de voir des défenses de ce genre s'opposer à notre désir de nous instruire. On part de l'idée erronée que le savoir est chose dangereuse. Comme si jamais, dans quelle profession que ce soit, il était nuisible — et non utile — d'exercer ses connaissances! On oublie que la vraie science rend modeste et enseigne les limites de la compétence, tandis que la demi-science engendre la présomption.

En regard de tant de désavantages, nous nous demandons pourquoi la plus belle des vocations est accompagnée de tant d'entraves et de difficultés? Il est hors de doute que la tradition religieuse en soit la cause. Aujourd'hui, le point de vue a changé. Nous n'aspérons plus à gagner le ciel le plus tôt possible, à force d'abnégation et de sacrifices. Nous croyons à la valeur de la créature humaine, et nous avons appris à estimer les aptitudes, les capacités et l'expérience dans tous les domaines, — surtout auprès du lit des malades. Il est donc urgent d'améliorer notre situation, et de favoriser, au lieu de l'amoindrir, le développement des forces physiques et morales nécessaires à l'accomplissement de notre tâche. Jusqu'ici la société nous a traitées en marâtre, et l'Etat ne s'est jamais inquiété de nos études, ni de nos obligations.

C'est aux femmes de progrès et d'action que nous nous adressons; nous leur demandons leur concours, car seules nous sommes impuissantes. Excédées de fatigue à la fin de nos journées de travail, comment trouverions-nous le temps de réfléchir aux moyens de remédier à notre situation? L'impossibilité où nous sommes de défendre nous-mêmes nos intérêts, jointe à l'ignorance et à l'indifférence de nos employeurs, explique pourquoi cet état de servitude dure encore. Seule, une enquête impartiale faite par des fiers et accumulant les preuves de la statistique, peut amener les réformes nécessaires. Nous mettons tout notre espoir en vous: nous vous demandons d'agir auprès de l'Alliance des Sociétés féminines suisses, afin qu'elle provoque l'enquête désirée, comme elle l'a fait pour d'autres travailleuses, insuffisamment protégées par la loi. On amènerait ainsi l'Etat à examiner à son tour la question, ce qui faciliterait enfin une mise au point de notre situation.¹

Sœur Emmy FREUDWEILER.
(Traduction autorisée.)

Pétition des Femmes de Genève pour la Limitation des Débits

Après l'appel des femmes françaises², celui des femmes de Genève. Après l'adresse à la Chambre, celle au Grand Conseil. La même idée, juste, nécessaire, urgente: celle de faire intervenir la femme, la principale intéressée à la lutte, la grande martyre de l'alcoolisme, pour montrer aux pouvoirs publics que si elle ne peut pas encore faire la loi, elle ne se lassera pas de la demander.

Voici le texte de la pétition qui est actuellement signée dans notre canton:

« En 1908, la Suisse, en votant la loi qui interdit la fabrication et la vente de l'absinthe, a porté un premier coup à l'alcoolisme, mais ce fléau sévit encore dans notre pays avec une grande puissance et fait chaque année des milliers de victimes, grâce au nombre effrayant des débits de boissons. En 1912, d'après la statistique officielle, nous en comptons 1102 pour le canton de Genève.

¹ Cet appel a été entendu et l'Alliance a décidé de faire porter son enquête, en vue de la préparation de la loi fédérale sur les arts et métiers, sur la situation des gardes-malades en Suisse. (Résumé.)

² Voir le *Mouvement Féministe* du 10 Février 1913.

« Pour combattre efficacement l'alcoolisme, il faudrait une loi limitant le nombre des débits de boissons.

« Cette réforme qui a produit en Suède et en Norvège des résultats surprenants est maintenant demandée en France par toutes les personnes soucieuses de l'avenir de leur patrie; les femmes françaises s'unissent pour la réclamer, et nous, femmes de Genève, resterons-nous inactives, ne ferons-nous rien pour l'obtenir de nos législateurs?

« La Ligue de Femmes suisses contre l'Alcoolisme s'adresse à toutes les femmes de Genève, car la femme est particulièrement désignée pour faire entendre sa voix dans cette question: n'est-elle pas la grande victime de l'alcool.

« La femme, gardienne née de ce foyer que l'alcool détruit, la femme, mère de ces enfants que l'alcool jette à la rue, la femme qui sait trop, hélas, ce que l'alcool fait de l'homme, doit à elle-même, à la famille suisse, au pays tout entier, de créer en faveur de la limitation des débits un courant d'opinion d'une force irrésistible.

« A la puissance des cabaretiers qui prétendent continuer à s'enrichir des souffrances et de la misère de tant de malheureux, la Ligue, sûre d'être entendue et écoutée, opposera la femme genevoise qui doit incarner la conscience nationale.

« En signant en masse la pétition pour la limitation des débits, les femmes décideront de cette victoire dont dépend l'avenir de notre pays.

« A l'œuvre donc, femmes de Genève, pour le salut de la Patrie.

« LES SOUSSIGNÉES,

« Attendu que le nombre trop considérable de débits, multipliant les occasions de boire, est un des principaux facteurs de l'alcoolisme, et rend presque illusoire la lutte contre ce fléau.

« Attendu que la femme est la principale intéressée à la lutte contre l'alcool qui détruit la famille, dégrade et abrutit l'homme, et fait de l'enfant un dégénéré.

Attendu que l'alcoolisme a reculé partout où la limitation des débits a été établie.

« S'adressent au patriotisme du Grand Conseil et lui demandent d'élaborer une loi limitant le nombre des débits de boissons, imposant leur fermeture dès minuit, et interdisant la vente au détail des spiritueux dans les épiceries. »

Cet appel a été appuyé par la Société médicale de la façon suivante:

« La Société médicale de Genève constatant que l'alcoolisme cause dans notre canton un tort manifeste et considérable à la santé publique;

« Considérant qu'il est de nécessité pressante dans l'intérêt supérieur de la population de conjurer autant que possible ce danger et le mal déjà enraciné qu'il constitue;

« Considérant d'autre part que, si les boissons fermentées, jouent un rôle certain dans la genèse de l'alcoolisme, les liqueurs ont une action encore plus néfaste.

« Considérant que l'expérience a démontré que la consommation de l'alcool dans un pays, varie en proportion du nombre de ses débits de boissons, déclare en principe approuver tous les efforts faits dans la lutte contre ce fléau chez nous;

« déclare approuver en particulier toute mesure qui aurait pour effet de réduire l'occasion et la tentation par la limitation du nombre des débits, spécialement des débits de liqueurs.

Le Président: Prof.-Dr Ch. GIRARD.

Le Secrétaire: Dr Ch. MARTIN-DU PAN. »

Ajoutons que des mesures prudentes ont été prises pour que la discussion ne soit pas immédiatement étranglée et la motion enterrée au Grand Conseil. L'exemple du canton de Vaud, où une pétition analogue avait réuni, il y a quelques années, 30.000 signatures serait sans cela inquiétant; en effet, la pétition ne fut pas même prise en considération... Il serait naïf de demander pourquoi : les signataires, étant femmes, n'étaient pas électeurs. Voilà tout.

Seulement, pour que la pétition genevoise aboutisse, il faut qu'elle soit signée par toutes les femmes domiciliées dans le canton. Il faut que ces feuilles déposées sur le bureau du Grand Conseil évoquent la vision de toutes les mères, de toutes les femmes, de toutes les filles, de toutes les sœurs, demandant toutes, dans un élan unanime et magnifique que l'on sauve le pays, que l'on sauve la race. Il faut que toutes les mères de famille signent en songeant à leurs enfants; toutes les maîtresses d'école en songeant à leurs élèves; toutes les ouvrières en songeant au pain de leur famille. Il faut que les femmes philanthropes signent pour le bien commun, que les féministes, que les suffragistes signent, parce qu'il est donné là à la femme une occasion rare de faire entendre seule sa voix, en matière législative. Et il ne faut pas se contenter de [signer soi-même : il faut faire signer. Partout, à l'usine, à l'atelier, au salon, dans le magasin, le bureau, la salle d'école, la bibliothèque, la ferme, il faut, sans se lasser, demander des signatures. Il faut mettre carrément toute crainte de ridicule dans sa poche, parce que l'on travaille pour une grande cause. Il faut faire comme ce vaillant petit propagandiste de douze ans, rencontré récemment dans le Midi, qui ne descendait pas à table d'hôte sans sa pétition, la présentait bravement à toute touriste nouvellement arrivée, à toute automobiliste à peine débarassée de ses voiles, et qui, de la sorte non seulement, n'essuyait que peu de refus, mais remettait encore des feuilles de pétition à quelques-unes de ces nouvelles signataires, désireuses de concourir à leur tour à l'effort général...

Et ainsi nous aurons vraiment fait œuvre utile.

E. Gd.

P. S. — Le *Mouvement Féministe*, très désireux de venir en aide dans cette occasion, à la Ligue de Femmes suisses contre l'Alcoolisme, tient à la disposition de celles de ses lectrices, que la pétition n'aurait pas encore atteintes, soit des feuilles à signer, soit des feuilles à faire signer. Prière de s'adresser à l'Administration du journal.

FEMMES DE SUÈDE¹

Malgré le vent glacial et la neige qui tourbillonne, un jeune piéton s'avance, en ce jour de Noël 1520, vers le petit domaine d'Ornas, en Dalécarlie. Chassé, sa tête mise à prix par le roi danois, il s'est réfugié dans ce pays, dont il espère soulever le peuple contre l'oppression étrangère. Comment faire pour persuader les paysans du danger que courent la liberté et la patrie?

Sa figure tourmentée s'épanouit quand il se trouve devant la maison d'Ornas. Chez son camarade d'études d'autrefois, il va rencontrer sympathie et secours! Il entre sans crainte, et le voilà bientôt installé devant le feu. Il ouvre son cœur tout grand, raconte sa fuite du Danemark, son arrivée à Stockholm, où il a appris que son père et plusieurs de ses parents ont été décapités, que sa mère et ses sœurs, ainsi que d'autres femmes de la noblesse, sont emprisonnées. Le sang coule encore dans les rues de la capitale, et des gibets garnissent la route du roi de Suède.

— Mais, maintenant, à bas la tyrannie! Je donnerais ma vie et mon âme pour sauver la patrie! Veux-tu m'aider, Arendt Persson?

¹ Voir le *Mouvement Féministe* du 10 janvier 1913.

— Je te le promets, Gustave Ericson Wasa. Voilà ma main! Mais, calme-toi donc, mange, et repose-toi. Nous causerons demain.

Pendant que les hommes s'entretiennent, la maîtresse de maison est occupée aux soins du ménage. De temps en temps elle jette un regard investigateur sur l'étranger, puis sur son mari. Ses traits intelligents sont immobiles, et elle se tait. Suivi de son hôte, Gustave Wasa monte dans la petite chambre d'amis, où il s'endort heureux et calme... pendant que l'ombre de la trahison se rapproche toujours, toujours plus. Réveille-toi donc, Gustave! Ne sens-tu pas qu'Arendt est un traître; que, séduit par le prix mis sur ta tête, il est allé te livrer aux Danois? Non, tu dors... mais une femme veille!

Devinant les intentions de son mari, c'est elle qui, maintenant, donne ses ordres. Un traîneau est prêt sous la fenêtre. Elle monte dans la chambre, secoue le jeune homme par les épaules, en s'écriant: « Réveille-toi donc, Gustave Wasa! Fuis, si tu tiens à la vie! Vite, vite! Voici tes habits! » Et, au moyen d'un drap, elle le fait descendre par la fenêtre dans le traîneau. Un coup de fouet, et le libérateur de la Suède est sauvé!

Cette nuit-là, le sort de la patrie a tenu dans les mains, durcies par le travail, d'une femme au cœur fidèle et loyal.

On dit qu'Arendt Persson n'a plus jamais voulu la revoir. En as-tu souffert, *Barbro Stigsdotter*? Est-ce à ce prix que ton nom a été gravé dans l'histoire de Suède?

* * *

Dans une petite maison, tout au nord de la Dalécarlie, mère Elfsson était très affairée à confectionner ses gâteaux de Noël. Elle surveillait elle-même le four, car personne ne savait comme elle faire sauter les galettes. C'est qu'elle avait les doigts alertes, et la langue bien pendue, mère Elfsson! Tantôt c'était la servante qui s'entendait dire qu'il n'y a que six jours dans la semaine pour travailler, tantôt les enfants étaient grondés, parce qu'ils couraient, laissant la porte ouverte! Voilà de nouveau la porte qui s'ouvre! Un jeune paysan entre. Mère Elfsson le regarde, l'examine... Trop beau, celui-là, pour être un vrai paysan... pas du pays, du moins... Quelques questions... quelques réponses... et elle a compris que c'est le jeune gentilhomme dont on parle dans les campagnes. Comme il a froid! Il faut qu'il se réchauffe, pendant qu'elle réfléchit, tout en travaillant, pour ne pas attirer l'attention. Tiens! Mais voilà la porte qui s'ouvre de nouveau. Ce sont les soldats danois, cherchant Gustave Wasa. « Entrez seulement, entrez, leur dit mère Elfsson poliment. Jamais ma maison n'a eu l'honneur de recevoir des visiteurs si distingués. Mais veuillez excuser le désordre. On a tant à faire les jours avant Noël. Asseyez-vous donc! » Peste! La pelle à gâteaux siffle presque aux oreilles des soldats, et va frapper le dos du jeune paysan, devant le four. On entend la voix claire de la paysanne qui le gronde: « Imbécile, vas-tu rester encore longtemps bouche bée devant ces messieurs, comme si tu n'avais jamais vu du beau monde! Va-t-en à la grange et bats le blé un peu vite, autrement... » Le jeune paysan, confus, se glisse hors de la porte... Sauvé! et cela par une femme encore! Et ces quelques paroles ont rendu la Dalécarlienne immortelle: elle a sauvé sa patrie avec sa pelle à galettes! Car les soldats, qui, un instant, avaient eu un léger soupçon, n'auraient jamais pu supposer qu'une simple paysanne osât traiter un gentilhomme de la sorte.

* * *

Dans l'histoire de Gustave Wasa, roi et fondateur d'une Suède nouvelle, il y a encore plusieurs noms de femmes. Sous les règnes de Gustave-Adolphe, ainsi que des trois Charles, qui, par leur génie, élevèrent leur pays au rang de grande puissance, on ne peut plus compter les héroïnes, tant elles sont nombreuses! Comment ce royaume, qui n'avait dans ce temps guère plus d'un million d'habitants, eût-il pu écrire les noms de Breitenfeld, Lützen, Roshilde, Lund, Narva, etc., dans son histoire et dans celle de l'Europe, si ce n'est grâce à la femme suédoise?

Pendant que les hommes combattaient au loin, des années durant, les femmes prenaient soin que la terre donnât son blé, la vache son lait, et le mouton sa laine. C'est en habits filés et tissés par leurs mères et leurs sœurs, que les soldats ont combattu contre les Croates et les Wallons. Ils n'étaient peut-être pas très beaux, ces habits, mais pour les doigts raidis du jeune homme, qui cherchait à arrêter le sang coulant de ses blessures, le frôlement de la dure étoffe était une caresse, qui lui rappelait le bourdonnement du rouet dans la petite maison rouge, où sa mère chantait le cantique du soir.